

I

IMPRESSIONS DU LAOS

Je viens de faire un rapide voyage au Laos. J'avais depuis longtemps l'intention de visiter ce pays où des milliers d'Annamites sont déjà venus s'établir, où d'autres encore pourront facilement les rejoindre. L'occasion m'en ayant été offerte, j'ai refait le même trajet que notre ami Vingtras avait effectué il y a deux mois, en poussant toutefois un peu plus loin que lui, en allant jusqu'à Vientiane.

Rentré seulement depuis deux jours, je n'ai pas encore eu le temps de classer mes impressions et mes observations. Mais le Directeur de *France-Indochine* désire que j'en fasse part sommairement dès cette semaine à mes lecteurs en reprenant à cette place mes « libres propos » hebdomadaires.

Il faut donc que je m'exécute, en m'excusant d'avance de ce que ces notes pourront avoir de décousu et de hâtif.

Je ne ferai pas la description de mon itinéraire. Il est le même que celui suivi par Vingtras. De la couleur, du pittoresque, on en a trouvé dans la relation alerte et vivante que mon excellent confrère a publiée ici même. La forêt-clairière aux arbres rabougris et jaunis, si secs qu'une allumette suffit pour allumer un incendie, le Mékong aux eaux troubles et aux rives monotones, la montée ou la descente du col de Napé où sur des kilomètres aux virages dangereux on côtoie des précipices sous un brouillard intense, le plateau de Nakai aux colonnades de pins si bien alignés qu'on les dirait plantés dans un parc, Savannakhet, Thakhek où les Annamites sont plus nombreux que les Laotiens; Vingtras les a décrits beaucoup mieux que je ne puis le faire. Quant à Hué la nostalgique, — car nous y sommes passés l'un et l'autre, — Hué avec ses palais et ses tombeaux, sa Rivière des Parfums et ses collines de pins, il l'a vue sous la pluie, et moi je l'ai revue pendant trois jours sous le soleil, sous le crachin et par un temps idéal d'une douceur infinie, et la vieille capitale m'apparaît ainsi sous tous ses aspects et dans l'ensorcellement de tous ses charmes. Mais je n'ai pas à noter ici mes impressions de Hué. Il me faut parler du Laos et de ce

que j'y ai pu voir et observer au cours d'un voyage malheureusement trop court.

Après quelques jours passés dans la capitale de l'Annam, nous avons rejoint la route Dong-ha — Savannakhet, en croisant sur notre chemin celle qui conduit au pénitencier de Lao-bao et en passant devant la centre minier de Tchépone. Arrivés à Savannakhet la nuit, au lieu de prendre la chaloupe qui part le lendemain matin, nous avons décidé de ne la rejoindre que le surlendemain à Thakhek. Nous avons donc profité de la matinée pour visiter le centre de Savannakhet : quelques pagodes plus ou moins bien tenues avec des bouzes en robe jaune, indifférents et placides, des boutiques pour la plupart tenues par des Chinois, des Sino-siamois et des Annamites, une rue ou un village laotien aux cases sur pilotis ; une tranquillité toute provinciale et de la poussière surtout, la poussière que soulève en nuages épais chaque passage d'auto ou de camion, la poussière que nous retrouvons partout au Laos et qui en cette saison sèche où il n'est pas tombé une goutte d'eau depuis quatre ou cinq mois règne vraiment en maîtresse sur ce pays.

Nous sommes partis de Savannakhet après déjeuner pour franchir les 150 kilomètres qui nous séparent de Thakhek sur une route en grande partie encore à l'état de piste. C'est la partie la plus rude de notre voyage, car il faisait bien chaud ce jour-là ; la piste en pleine forêt-clairière est sablonneuse et le sable tellement profond que la voiture s'empêtrait en plusieurs endroits et qu'il a fallu la pousser péniblement.

Nous arrivâmes enfin à Thakhek à la nuit tombante. Le centre paraissait plus important et la colonie annamite plus nombreuse qu'à Savannakhet. Mais nous ne pouvions voir grand'chose, et il fallut nous embarquer de grand matin sur le *Francis Garnier* qui était arrivé peu de temps après nous à Thakhek, faisant en une journée le trajet que nous fîmes en six heures sur la piste. L'avantage de celle-ci, c'est donc de gagner une demi-journée sur la chaloupe, qui devant faire du charbon, ou

plus exactement du bois, à presque toutes les escales, — et elles sont nombreuses, — perd ainsi un temps énorme.

Le *Francis Garnier* est une chaloupe de la Compagnie des Messageries fluviales. C'est l'ancien de *Trentinian* de tragique mémoire qui fit naufrage en 1928 sur la rive siamoise à la suite d'une explosion d'essence et qui fut par la suite débaptisé, relapé pour reprendre du service. Ce n'est pas sans émotion que je mis les pieds sur ce bateau qui avait coûté la vie à tant de passagers dont beaucoup dorment encore aujourd'hui dans le cimetière de Thakhek. Toute une famille qui m'est chère, un cousin, sa femme et ses deux enfants, a trouvé la mort dans cette catastrophe...

Nous voyagions avec des ingénieurs de mines qui font encore de la prospection au Laos, malgré le marasme de toutes les entreprises minières. Ah ! le *bluff minier* dont parle Vingtras dans ses articles !

Comme autres compagnons de voyage, nous avions un touriste anglais, jeune et riche propriétaire du Lancashire, nouvellement sorti d'Oxford, qui fait son voyage autour du monde en commençant par le Laos qu'on lui a dépeint comme une sorte de paradis terrestre, et un confrère du journal *l'Impartial* de Saigon, M. Lacaux.

Deux jours et demi sur une petite chaloupe encombrée de voyageurs et de bagages de toutes sortes, avec de continuelles escales pour faire du bois et pour prendre des passagers, entre les deux berges plates et peées du Mekong, sous une chaleur comparable à celle de Juin et Juillet au Tonkin, cela n'a vraiment rien d'attrayant. Je me faisais une tout autre idée, une tout autre image du « Fleuve aux neuf dragons », et celle qui s'offre à moi durant cette traversée monotone de Thakhek à Vientiane m'a quelque peu déçu.

Mais nous avions des compagnons charmants, et le capitaine était un homme fort serviable, tout empressé à rendre agréable notre séjour à bord. Nous eûmes des conversations fort intéressantes sur des sujets les plus variés : affaires, politique, littérature et même philosophie. Le jeune touriste anglais qui fait de la littérature et cherche peut-être un sujet de livre ou de roman nous a particulièrement intéressés. Et notre confrère cochinchinois n'a pas manqué de nous soumettre à de multiples interviews ; il en avait largement le temps.

Ces interviews étaient d'ailleurs, si je puis ainsi dire, réciproques. M. Lacaux qui connaît particulièrement les plantations de Cochinchine nous a donné les renseignements les plus précieux sur l'organisation du travail dans ces plantations, sur la façon dont y est traitée la main d'œuvre tonkinoise, sur la lutte à entreprendre contre le paludisme, etc. . .

Ce journaliste averti est en même temps un bon chasseur : d'un coup de fusil il a tué à deux cents mètres sur la berge un caïman qui se chauffait au soleil. Ces bêtes hideuses sont particulièrement redoutables, car de leur gueule énorme elles happent les baigneurs et les engloutissent dans le fleuve. Aussi l'équipage laotien était en liesse : on hissait à bord la dépouille du caïman qui mesurait bien trois mètres ; on la dépeçait ; la peau fut offerte au capitaine et la tête réservée au chasseur qui devait emporter le crâne comme souvenir. De la chair, les marins laotiens se régalaient, et on parlait même de préparer spécialement un beef-teak pour le jeune land-lord ; mais je crois qu'il n'en a pas goûté.

Cette partie de chasse inattendue a ajouté une note pittoresque à la monotonie de notre vie à bord. Et si notre compagnon anglais n'a pas goûté au beef-teak, il pourra toujours parler du caïman dans son futur livre, si jamais il le publie, et à ce propos je lui ai suggéré comme titre à ce roman en gestation : *le Caïman du Mékong*, histoire d'un touriste anglais et d'une *phousao* laotienne...

Enfin nous arrivâmes au kilomètre 28 de Vientiane. Pour gagner quelques heures, nous débarquâmes avant les autres passagers, car des voitures nous attendaient qui devaient nous conduire à Vientiane pour déjeuner.

Pendant notre séjour dans la capitale du Laos, nous fûmes les hôtes de M. le Résident Supérieur et de Madame Bosc, dont le nom est intimement attaché à l'histoire du développement du Laos depuis plus de dix ans.

M. le Conseiller Tridon, président de la cour d'Appel de Vientiane, et Mademoiselle Karpelès, la savante secrétaire de l'Institut bouddhique de Phnompenh, venue au Laos pour l'inauguration de l'Institut de Vientiane la semaine prochaine, voulurent bien nous servir de ciceroes dans la visite des pagodes et des villages laotiens.

Bref, nous fûmes tout à fait comblés durant notre court séjour à Vientiane. Nos trois journées étaient bien remplies et nous n'eûmes pas une minute à perdre.

Ce qui nous a le plus touchés, c'est l'accueil cordial, enthousiaste qui nous fut réservé par la colonie annamite de Vientiane. Nous en garderons un souvenir durable, car c'est une pure joie de retrouver chez des compatriotes de toutes conditions établis loin du pays cette sympathie profonde, cette union réelle, cette solidarité nationale qui parfois font défaut dans les relations ordinaires entre Annamites qui n'ont pas quitté leur village ou leur province d'origine.

Les Annamites de Vientiane sont au nombre de cinq à six mille, Annamites de Cochinchine, de l'Annam, du Tonkin, ces derniers étant les plus nombreux. Tous travaillent et gagnent honorablement leur vie. On sent partout dans les quartiers annamites qui occupent la majeure partie de la ville une aisance qui ne se retrouve pas toujours au pays natal. Cet exode des Annamites au Laos est une question que je me propose d'étudier dans de prochains articles.

Donc, nous fûmes reçus avec joie par des compatriotes de Vientiane. Associations amicales, mutuelles et sportives s'ingénierent pour organiser en notre honneur réunions, manifestations et banquets. Devant le terrain de foot-ball de Vientiane, entourés de

toute la jeunesse des écoles, garçons et fillettes portant des robes bleues, des bouquets de fleurs et des bannières jaunes avec écusson tricolore, emblème du Protectorat, nous nous crûmes dans un grand chef-lieu de province au Tonkin ou en Cochinchine; la foule de tous côtés était entièrement annamite, il n'y avait presque pas de Laotiens.

Nos compatriotes établis loin du pays natal, dans une région jusqu'ici réputée lointaine et inaccessible, étaient heureux de notre visite. Et de notre côté nous fûmes aussi particulièrement sensibles à leurs délicates attentions et à leur charmant accueil.

Notre dernière soirée de Vientiane fut consacrée à une fête laotienne curieuse qui avait lieu à deux kilomètres de la ville, et qu'on appelle là-bas un *boun*. C'est une sorte de cour d'amour établie autour d'une pagode où jeunes gens et jeunes filles parées de leurs plus beaux atours viennent se faire la cour en chantant des chansons plus ou moins grivoises, au son du *khène* et sous l'œil indifférent des bonzes.

Mais j'ai encore beaucoup d'autres choses à dire sur Vientiane, ses pagodes, ses bonzes, ses *phousao*. J'en ferai la matière d'un second article.

Notre séjour dans la capitale du Laos a duré trois jours et demi. Nous descendons à Thakhek par retour de la même chaloupe qui nous a conduits à Vientiane et nous rentrons au Tonkin par Thakhek-Napé-Vinh.

II

VIENTIANE LA POUSSIÈREUSE

Pour avoir vu la vieille capitale de l'Annam sous une pluie incessante, Vingtras n'a pas hésité à la baptiser de "Hué la pluvieuse". Moi, je n'ai connu Vientiane qu'après trois ou quatre mois pendant lesquels il n'est pas tombé une goutte d'eau dans tout le moyen Laos, et je ne peux autrement qualifier la capitale laotienne qu'en l'appelant la ville poussiéreuse. Je ne sais comment je la nommerais si je la voyais en pleine saison des pluies.

Comme quoi les impressions des touristes sont essentiellement relatives et dépendent beaucoup du moment et des circonstances, sans parler de l'humeur ou des

dispositions personnelles de chacun. Et les récits ou notes de voyage qui ne reposent que sur ces impressions passagères sont en somme une littérature assez vaine. Ils manquent toujours de cette objectivité tant prisée au siècle positif où nous sommes.

En tout cas, ce qui caractérise pour moi l'antique cité du Lan-xang, c'est la sécheresse et la poussière partout présente, la poussière qui recouvre toutes choses, les rues et les maisons, les vieilles ruines et les pagodes neuves, les plantes rabougries et les arbres jaunés, et ne respecte peut-être que la tête luisante des bonzes et le bronze

patiné des vieux bouddhas. Quand on arrive du pays de l'humidité et du crachin, ce brusque changement est quelque chose qui frappe dès l'abord. C'est d'ici que vient ce fameux "vent du Laos" qui rend si durs les étés du Nord-Annam.

De fait, la chaîne annamitique sépare nettement deux mondes, qui n'ont rien de commun non seulement au point de vue géographique et climatique, mais encore au point de vue ethnique et culturel. Le versant oriental qui regarde la mer de Chine est pluvieux et humide ; il est couvert de forêts touffues ou d'une brousse dense et malsaine ; le versant occidental se tourne vers l'Inde lointaine, il est chaud et sec et s'étend en plateaux aussi fertiles que salubres et en d'immenses forêts-clairières. D'un côté des populations qui devaient à l'Inde brahmanique et bouddhique leur culture et leur civilisation, leur religion et leur art ; de l'autre un peuple formé intellectuellement et moralement durant des siècles par la Chine de Confucius et de Lao-tseu.

Toute l'histoire de l'Indochine a été jusque dans ces derniers temps dominée par cette opposition, cet antagonisme entre les deux civilisations d'origine indienne et chinoise. Et c'est la Chine, par l'intermédiaire des Annamites, qui a toujours triomphé au détriment de l'Inde maîtresse dans les dix premiers siècles de l'ère chrétienne de la majeure partie de la péninsule. Les royaumes indianisés de l'Indochine qui avaient à certaines époques brillé d'un vif éclat et donné naissance à des civilisations originales dont les vestiges font encore aujourd'hui l'admiration du monde, disparurent peu à peu sous la poussée des Annamites. Ceux qui ont survécu sont nettement tombés en décadence, et sauf les Thais du jeune royaume de Siam, tard venus qui ont su profiter de circonstances heureuses pour se moderniser et s'organiser, Laotiens et Cambodgiens n'ont plus aujourd'hui qu'un vague souvenir de leur grandeur passée.

Car ils avaient les uns et les autres un passé qui eut ses heures de gloire. Et si les anciens Khmers pouvaient se glorifier d'une haute civilisation qu'attestent aujourd'hui les prestigieuses ruines d'Angkor, les Thais du Laos eux aussi, manifestaient au 16^e et au 17^e siècle une civilisation brillante dont le voyageur hollandais Van Wyuthoff qui visita Vientiane en 1641 nous a retracé les splendeurs dans une relation enthousiaste.

Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela ? Vientiane qui avait été saccagée à plusieurs reprises par les Siamois depuis le commencement du 19^e siècle fut bien morte quand la France la ressuscita en 1899 en y établissant la capitale administrative du Laos français.

En trente ans on a fait de cette cité déchue une coquette ville moderne. Cette résurrection d'une vieille capitale est-elle le symbole heureux de la renaissance d'un peuple ? Le peuple Laotien, sous l'égide de la France, est-il capable de retrouver ses anciennes qualités, de se régénérer pour vivre de la vie moderne ? Des esprits généreux qui se sont laissés prendre par le charme de ces populations douces et aimables, le croient ou tout au moins le souhaitent. D'autres plus positifs estiment que leur indolence native les rend à jamais incapables de tout effort et que sans l'apport d'éléments étrangers plus endurants et plus entreprenants, la mise en valeur du Laos serait impossible.

Quoiqu'il en soit, tous les observateurs sont unanimes d'un côté à reconnaître les qualités aimables des Laotiens, qui en font une race si avenante et si attachante, et de l'autre à dénoncer leur apathie, cette tendance naturelle qu'ils ont à se laisser vivre sans peine ni effort, ce qu'ils appellent dans leur langue d'un mot expressif : *su-su*.

« *Su-su* ! c'est-à-dire : nature, tel quel, tout simplement, sans apprêts ni arrière-pensée, sans costume ni appareil, sans assaisonnement ni mensonges, sans explication plausible, sans soucis jusqu'au lendemain, bercés par le vent et les orgues du Khène, chauffés par le soleil, nourris par la terre, avec l'amour pour seule passion... » (Roland Meyer, *Komlah*).

Voilà le peuple laotien tel que le voient ceux mêmes qui manifestent pour lui une affection particulière, qui sont le plus épris de la douceur de ses mœurs.

L'influence du bouddhisme est-elle pour quelque chose dans cette tendance naturelle au far niente et dans cette égalité d'humeur qui fait la douceur de la vie et des mœurs ?

Cette influence est indéniable, car c'est le bouddhisme de *Hinayana* ou de l'Ecole de Ceylan, le plus pur de tout mélange étranger, le plus près des origines, qui a toujours été et est encore la seule source spirituelle et religieuse de ce peuple.

Les pagodes avec leurs *that* ou tours pointues sont la seule architecture du pays et les bonzes tiennent une place prédominante dans la vie quotidienne.

Ce qui m'a le plus frappé dans le *boun* auquel j'ai eu l'occasion d'assister à Vientiane, c'est la présence dans ces cours d'amour des bonzes qui semblent présider aux flirts entre jeunes gens et jeunes filles.

Sous des abris en bambou installés tout autour d'une grande cour de pagode, sur des nattes étalées à même le sol, des *phousao* venues de tous les faubourgs ou villages environnants et coquettement habillées de leurs plus beaux *sing* ou pagnes avec des écharpes multicolores, sont assises comme une rangée de *masumés* japonaises. Les unes chiquent le bétel, les autres mangent des cacahuètes; d'autres causent tranquillement avec des voisines: toutes ont un air sérieux et naturel à la fois. Des *phoubao* ou jeunes gens font le tour et s'arrêtent devant les jeunes filles qui leur plaisent; ils s'assoient tout en face et commencent à débiter leurs boniments en s'accompagnant parfois du *krèrie*. Ce sont en général des chansons dans le genre de nos chansons de *trông-quân* annamites, avec cette différence que c'est le garçon seul qui chante ici et que la jeune fille n'est pas tenue de répondre sur les mêmes airs. O rrit de bon cœur quand la chanson est amusante. Ceux qui ne chantent pas causent tout naturellement avec les *phousao* de leur choix et ils leur font des compliments d'usage et souvent des déclarations d'amour. Il y a bien là plusieurs centaines de jeunes gens et jeunes filles, sans compter les marchandes et les spectateurs. Pas de bruit, pas de tumulte; un ordre parfait, et on pourrait dire une tenue parfaite. Quelle différence avec une foule annamite de ce genre réunie dans de pareilles circonstances! Ces scènes qui durent jusqu'au matin n'amaient jamais de tapage ni de dispute, et la police n'a presque pas à intervenir, même pour faciliter la circulation.

Les bonzes sont là qui veillent sur toute cette foule en fête, sur toute cette jeunesse ardente et contenue. Sur des lits de camp, derrière la double rangée des *phoua* et des *phoubao*, ils sont assis ou couchés, contemplant avec calme cette « mer des passions », suivant le langage bouddhique, une mer nullement agitée qui prend ici

l'apparence d'un lac assez tranquille. Ils semblent indifférents à tout ce qui se dit autour d'eux, plongés dans des rêveries extatiques. Et pourtant il y a parmi eux de tout jeunes hommes qui ne sauraient être si détachés des choses de ce monde. Il y a même de solides gaillards que les propos enflammés qui se débitent tout près d'eux ne sauraient ne pas émouvoir. Mais ils sont tous aussi placides les uns que les autres. A quoi pensent-ils? Peut-être à rien, et se contentent-ils de se laisser vivre *su-su*, de cette vie commode, sans travail ni souci qui est la leur et qui semble être l'idéal de tout ce peuple dont ils sont effectivement les dirigeants et en quelque sorte les maîtres spirituels.

Peuple heureux qui n'a pas besoin de travailler ni de peiner pour vivre et dont tout le temps se passe à chanter, à fêter et à faire l'amour!

Il ne se passe pas de semaine pendant cette saison sans qu'il y ait à Vientiane ou dans ses environs des *bouns* de ce genre. Et la coutume veut que les *phousao* de chaque village ou de chaque quartier soient pour ainsi dire assistées de leurs bonzes respectifs. La religion qui est presque partout un obstacle à l'amour se met ici en quelque sorte à son service. Ces fêtes jamais licencieuses s'accompagnent souvent d'ailleurs d'une cérémonie religieuse; elles sont toujours le prélude d'une fête de pagode, et ces jeunes filles qui ont entendu la veille des chansons plus ou moins grivoises vont le lendemain écouter les prières et les sermons de leurs bonzes et offrir des fleurs devant l'autel du bouddha. Tout cela avec la même insouciance et, semblait-il, la même indifférence. Car tout est *su-su* dans ce pays, les choses les plus sérieuses comme les plus frivoles, la religion aussi bien que l'amour.

Le sentiment, l'état d'âme d'une *phousao* qui va au *boun* ou à la pagode, le voici, tel qu'il est dépeint par quelqu'un qui aime bien et connaît bien les Laotiens:

« Douceur d'être au jour, sans plus; sans savoir d'où l'on vient, où l'on va, *su-su*; être fille, être femme, être mère sur cette terre, sans entraves ni obstacles, *su-su*!... La religion, les lois? Quelques vagues simulacres, vestiges de traditions et de superstitions enfantines; au fond le bon plaisir de chacun... » (R. Meyer)

Doux pays vraiment, et heureux peuple façonné par une telle mentalité !

Et on parle de le faire travailler, ce peuple, de le faire évoluer, de l'arracher ainsi à son bonheur ? Rêve généreux, peut-être, mais rêve qui se réalisera, je crois, difficilement. Le peuple laotien qui ne manquait pas de vitalité, mais dont l'isolement et la défaite ont à jamais tué toute énergie et b'isé tout ressort, vivra et mourra *su-su* : tel est son lot, telle est sa destinée. Et peut-être est-ce bien ainsi...

Le plus grand attrait de Vientiane, ce sont ses pagodes. Il y en avait près d'une centaine dans l'ancienne capitale au temps de sa splendeur. Il en reste aujourd'hui une vingtaine dont quelques-unes sont encore bien conservées. Cela suffit pour tout un peuple de bonzes et de bonzillons qui tous les jours de grand matin sonnent la cloche et battent le tam-tam pour réveiller la ville et qui ensuite s'en vont par les rues des quartiers indigènes faire la quête de leur nourriture quotidienne.

La pagode la plus célèbre, le Vat Pra Keo, qui contenait le fameux bouddha d'émeraude enlevé par les Siamois lors de leurs invasions, est aujourd'hui à l'état de ruine. Elle devait être splendide, si l'on considère les détails de l'architecture et de la décoration et les deux énormes bouddhas en bronze qui trônent encore sur leurs socles délabrés.

La mieux conservée est la pagode de Sisaket ; c'est là que réside le chef des bonzes, c'est là que se trouvent réunis dans une sorte de cloître tous les bouddhas en bronze, en bois, en pierre, de toute taille et dans toutes les attitudes rituelles, assis sur le lotus de la loi, debout avec le geste d'apaiser les flots, celui de prendre la terre à témoin, celui du don, de la méditation, etc. On en compte ainsi trois à quatre mille, grands et petits, dont les plus mi-

muscles sont logés dans des alvéoles pratiquées dans le mur même du cloître. Cette pagode est un véritable musée de bouddhas très intéressants à visiter.

Le musée proprement dit est en plein aménagement. En attendant, les statues trouvées dans des fouilles de l'intérieur sont conservées dans une aile de l'ancienne Résidence Supérieure. L'une notamment, en bronze et grandeur nature, représentant le bouddha dans l'attitude du nirvana, est tout à fait remarquable.

L'Ecole française d'Extrême-Orient s'occupe de restaurer en ce moment la « bibliothèque » de Sisaket, bâtiment en style élégant destiné à abriter les livres sacrés. Elle travaille également à la restauration du fameux mausolée bouddhique qui se trouve à 4 kilomètres de Vientiane, le That-Luong, et qui est le monument le plus caractéristique de l'art laotien.

On inaugure encore, une semaine après notre départ, l'Institut bouddhique de Vientiane.

Dans une pensée généreuse et louable, la France s'efforce par tous les moyens de redonner aux Laotiens la conscience de leurs traditions nationales, religieuses, artistiques. Elle ne saurait avoir d'autre politique à l'égard des peuples qu'elle a pris sous sa tutelle. Réussira-t-elle en ce qui concerne les Laotiens ?

Mon sentiment, — je peux me tromper, mais les observations que j'ai pu faire au cours de mon rapide voyage confirment cette manière de voir, — mon sentiment est que le Laotien comprimé entre l'Annamite d'une part et le Siamois de l'autre, sera fatalement absorbé par l'un ou par l'autre. L'intérêt de la France est qu'il ne soit pas absorbé par le seul Siamois auquel d'ailleurs le rattachent d'évidentes affinités religieuses et ethniques.

III

LES ANNAMITES AU LAOS

Le pays des *phousao* et des bouddhas présente pour tous ceux qui le connaissent un charme, un attrait irrésistible. D'aucuns parlent d'une sorte d'envoûtement qui s'exerce non seulement sur les résidents, mais même sur les touristes facilement gagnés par le sourire de ses populations, la

douceur et le pittoresque de leurs mœurs. Et à l'exemple des indigènes, ils l'attribuent à l'influence mystérieuse de la *Nguek* du Mékong, sirène mythologique fatale aux étrangers, et des *phi* ou esprits de la forêt laotienne.

Ces voix des eaux et de la brousse sont, paraît-il, essentiellement ensorcelées à l'égard de tous ceux qui s'aventurent dans ces contrées fermées et jusqu'ici réputées inaccessibles. Elles endorment les voyageurs et les retiennent à jamais dans leurs parages enchantés.

Il semble que le charme exercé sur les étrangers par le Laos soit de même nature que celui qu'exerçaient naguère encore, sur les gens du Delta, certaines populations Thôs ou Thais de la haute région du Tonkin. Venus des contrées populeuses où la vie est difficile, ils arrivaient, après un voyage souvent dangereux à travers les montagnes et la brousse, dans des régions où ils étaient surpris de trouver des hommes d'autres races quelque peu primitives, mais qui menaient une vie facile, douce et aimable au milieu de décors où pittoresques ou grandioses qui les changeaient complètement de la monotonie du Delta. Ils s'habituèrent peu à peu à cette vie, et devant les difficultés du voyage ne songeaient plus à revenir au pays. On dit qu'ils étaient gardés par les esprits de la Haute Région qui ne lâchent plus ceux qui avaient eu l'audace de s'engager dans ses jungles touffues et dans ses gorges profondes.

On connaît ces chansons des femmes de soldats envoyés dans des garnisons lointaines comme Cao-băng ou Lạng-son. C'étaient, dans le temps, des expéditions dangereuses où l'on n'était pas toujours sûr d'arriver au but. Mais les difficultés du voyage, l'insalubrité des lieux, les dangers de "l'eau malsaine" n'étaient rien à côté des esprits de la haute région si redoutables par leurs maléfices et surtout de l'ensorcellement des femmes et des filles de là-bas irrésistible pour ces soldats du Delta :

« Quand vous tiendrez dans la main une
« courge d'alcool et une bouchée de *nem*,

« Vous ne vous souviendrez plus, cher
« ami, de toutes mes recommandations ! »

De même que les Thais du Haut-Tonkin n'ont pas laissé insensibles les rudes paysans du Delta, ceux des rives du Mékong, établis sur l'autre versant ensoléillé de la péninsule, aux horizons plus lumineux et plus vastes et dont la température égale, chaude et sèche, fait l'égalité d'humeur et la gaieté insouciantes des habitants, doivent plaire à tous les étrangers, les attirer et les retenir davantage. Si l'on y ajoute le prestige ou le souvenir d'une civilisation originale, qui quoique

déchue, conserve encore des restes de son ancienne splendeur, le charme est complet.

Il opère plus ou moins sur tous ceux qui sont appelés à vivre sur les rives du moyen Mékong. Mais nul n'y échappe entièrement. Sur certains mêmes il agit avec une force particulière et rend leur amour pour le Laos exclusif de toute sympathie pour les peuples voisins. Ils ne peuvent pas, par exemple, sentir les Annamites qu'ils considèrent comme des intrus au Laos et dont ils voudraient bien débarrasser ce pays. Ils recherchent volontiers sur le proverbe laotien qui veut que l'Annamite et le Thai ne peuvent pas s'entendre et sont comme chien et chat : "*Mu kap mào : Keo kap Lao* : Chien et chat : Annamite et Laotien !" Si on les laissait faire, ils renverraient dans leur pays par delà la Grande Cordillère annamitique toutes "les hordes faméliques des fils d'Annam" pour préserver le paradis du Lan-xang de l'invasion de ces "microbes" étrangers.

Mais ces fervents ou ces fanatiques du Laos qui ont subi l'envoûtement des *phi* sont obligés de se rendre eux-mêmes à l'évidence. Ils doivent convenir avec M. Roland Meyer, que « l'émigration annamite est, de nos jours, le phénomène démographique capital au Laos : Il tend à rompre l'harmonie ethnique de ce pays en noyant le Moyen Laos, de Savannakhet à Vientiane, sous un flot de colons qui refoulera les éléments laotiens de ces provinces sur la rive siamoise du Mékong et coupera l'un de l'autre les deux groupements Thai ; du nord vers Louang-Prabang et du sud vers Bassac et Oubône. »

C'est un mal à leurs yeux, mais ils sont obligés de reconnaître que ce mal est nécessaire, et de conclure encore avec l'auteur de *Saramani* et de *Komlah* :

« Le mal est sans remède : il faut peupler ces terres vacantes du Laos ; l'Annam-Tonkin est le seul réservoir d'hommes à proximité ; on y puise en dépit de l'autonomie de caractère des deux peuples en présence, dont le plus faible disparaîtra... »

« C'est la fin du Laos ! Vientiane tourne à la bourgade annamite ; le Laotien résigné, né pour être une victime, mourra sans même avoir conçu une rancune ; il s'en va cédant la place et les ruines de ses temples, augustes pierrailles que les envahisseurs vendront au mètre cube... »

Ces paroles sont bien désenchantées ; on y sent un accent de tristesse qui ne laisse pas d'être émouvant. Mais le grand ami

des Laotiens qu'est M. Meyer ne s'attarde pas sur cette perspective décourageante ; il rêve pour le Laos un avenir plus digne de son passé et espère en la régénération de ce peuple par la formation d'une élite sélectionnée.

En tout cas, nous n'en sommes pas encore à « la fin du Laos », et c'est, je crois, faire preuve d'exagération pessimiste que de laisser entendre que l'immigration annamite doit fatalement y conduire. Cette immigration, loin d'être un danger pour le Laos, peut être un bienfait pour ce pays en même temps que pour l'Annam-Tonkin lui-même. Jusqu'ici je ne crois pas qu'elle ait jamais été dangereuse ou néfaste pour les Laotiens, bien au contraire. L'élément annamite a toujours été un facteur de travail et de prospérité et il a largement contribué au développement du Laos non seulement pendant ces dernières années, mais même depuis le début de l'établissement de l'administration française dans ce pays. La place qu'y occupent nos compatriotes n'est donc pas une place usurpée ; elle n'était occupée par personne, et ils ne sont arrivés à la conquérir peu à peu qu'à force de travail et d'efforts.

Le Laos est grand ; il a des possibilités immenses. Il y a là de la place pour tout le monde. Le demi-million de Laotiens qui l'habitent, fussent-ils doués des meilleures qualités de travail, d'endurance, de prolificité, est incapable de peupler et de mettre en valeur un pays aussi vaste. Or il est d'observation courante que le Thai foncièrement indolent et apathique ne manifeste pas un goût bien prononcé pour l'effort. En admettant même que le rêve de la restauration ou de la reconstitution d'une nation laotienne devienne un jour une réalité, on aura toujours besoin de l'apport annamite pour faire vivre cette nation naissante. Mais il est à craindre que ce rêve ne soit longtemps encore qu'un rêve généreux.

De toutes façons donc, l'immigration annamite ne saurait être un mal pour le Laos et pour les Laotiens. A l'heure actuelle, elle est une nécessité. Si tous les Annamites, travailleurs, artisans, commerçants, fonctionnaires disparaissaient du Laos, la vie du pays serait arrêtée.

La question n'est pas de savoir s'il faut favoriser ou s'il faut limiter cette immigration ; elle s'impose d'elle-même, elle est une nécessité démographique et pour le Laos qui

manque d'hommes et pour l'Annam-Tonkin qui en a trop. Il est également oiseux de se demander en quoi ce phénomène naturel de déplacement des populations des régions trop peuplées dans celles qui ne le sont pas assez peut être nuisible ou préjudiciable à la conservation de la race Thai dans sa pureté ethnique ou à la constitution future d'une nation laotienne qui est encore dans le domaine d'un avenir lointain sinon problématique.

La question qui se pose est d'organiser cette immigration dans les meilleures conditions pour aider d'un côté le développement économique du Laos et de l'autre contribuer à la solution du problème de la surpopulation dans certaines provinces tonkinoises et annamites. Elle mérite de retenir l'attention des pouvoirs publics.

Jusqu'ici on ne s'en est pas encore occupé d'une façon méthodique. On accepte le fait, on ne cherchant pas à l'organiser, à le « normaliser » en quelque sorte. Et parfois on semble se laisser guider par des considérations de sentiment qui n'ont rien à voir dans une question purement économique et démographique.

« Nous assistons, dit M. Meyer, sans réaction à cette invasion désordonnée, tantôt la favorisant par besoin de main-d'œuvre, tantôt la déplorant pour des considérations de sentiment.

« Cependant, par toutes les routes en voie d'achèvement, le courant d'émigration s'accélère, déversant sur les rives du Mékong des théories lamentables de familles du Nord-Annam, un déchet d'humanité attiré par l'espoir de trouver des terres fertiles, un bon climat, une vie facile.

« Le colon annamite part pour cet Eldorado, sans prévenir son village, sans se munir de papiers d'identité ; il se joint à quelque groupe, passe la chaîne annamitique, s'embauche d'étape en étape sur les chantiers de routes, vit d'expédients ou de rapines, finit par s'installer dans un des centres des bords du Mékong. Il se mêle à ses congénères, loue ses services, devient coolie, jardinier, cultivateur, artisan, tâcheron, domestique ou agent de police, apte à tout entreprendre sans aucune préparation spéciale ; il engraisse, pullule, bouche les vides au Laos, paye quelquefois l'impôt, disparaît et repart, se rend indispensable à l'Européen. N'est-il pas venu dans son sillage ? N'est-il pas son associé en pays conquis ? Aux yeux du Laotien naïf et

trepreneur, il se pose en auxiliaire du Français qui ne saurait lui contester ses mérites indéniables ; que peut lui demander de plus une civilisation matérialiste et utilitaire ? Alors l'Annamite se remplit de s'euhardit ; il accapare les emplois administratifs, détient le monopole du service des blancs ; industrie et commerce lui réussissent ; qu'il obtienne la terre et le Laos sera conquis !

L'auteur ne voit pas sans peine cet état de choses ; il ne s'en console pas ; il continue :

“ L'Annamite n'hésite pas ; son voisinage bruyant, encombrant, querelleur devient intenable au placide Laotien qui accepte, à la première occasion, un marché de dupe, cède sa terre, sa case, sa fille à crédit, pas, e outre à toutes les traditions sociales pour recouvrer la paix, et l'on voit Sao Van Di sans cervelle tomber dans les cagnas où gisent les Annamites, à même la terre battue, tandis que le fils d'Annam trône, gouaillieur, sur la case laotienne, avec la grâce d'un renard sur un perchoir de poulailler ! ”

J'ai tenu à faire cette longue citation pour montrer le problème sous son vrai jour : d'un côté les amis des Laotiens n'acceptent qu'à contre cœur le fait de l'immigration annamite, mais ils doivent reconnaître, tout en le déplorant, qu'il s'impose comme une nécessité ; d'autre part, cette immigration laissée à elle-même, non réglementée, non organisée, prend le caractère d'une “ invasion désordonnée ” d'éléments les moins bons de la société annamite, ce qui, on en conviendrait, ne laisse pas de présenter des inconvénients graves.

J'ai dit plus haut l'attrait particulier que présente le peuple laotien pour tous ceux qui le connaissent et qui ne peuvent pas ne pas l'aimer. Comparé au Thai, l'Annamite, il faut l'avouer, n'est guère séduisant ; formé à une vie plus rude, il n'a pas la grâce nonchalante du Laotien : vêtu de *cu-nâu*, cot leur de boue, il manque de pittoresque et ne peut rivaliser de couleurs avec les porteurs de *sing* et d'écharpes

multicolores ; habitué à lutter pour l'existence, il est âpre, acharné, volontiers dur pour les autres comme il l'est pour lui-même ; il ne saurait avoir l'éternel sourire du joueur de *khène*, de l'heureux habitant des rives du Mekong. Et puis la *congai* ne vaut certainement pas la *phousao*. Bref l'Annamite ne peut pas être tout-à-fait sympathique à ceux qui sont épris d'exotisme ou d'un certain romantisme colonial. Il est certes moins aimable que le Laotien.

Mais il ne saurait s'agir ici de sympathie ou d'antipathie préconçue. Il s'agit de l'avenir du Laos français qui ne peut être colonisé, mis en valeur par le Laotien seul. Un apport d'éléments étrangers est indispensable. Cet apport se présente sous forme d'immigrants annamites venus des provinces peuplées du Tonkin et du Nord-Annam. Comment organiser cet apport pour le faire mieux servir au développement du Laos, comment le réglementer pour éviter les inconvénients d'une immigration pour ainsi dire naturelle, livrée jusqu'ici au hasard des circonstances : voilà ce qui doit retenir l'attention des vrais amis du Laos. Rien ne sert de déplorer un fait qui s'impose, qu'il vaut certainement mieux chercher à exploiter pour lui faire produire toute son efficacité qu'à contrecarrer inutilement.

Il n'est pas dit d'ailleurs que les Laotiens et les Annamites ne pourraient pas s'entendre et que la venue en masse de ces derniers aboutirait fatalement à pousser les premiers vers le Siam. Envisager avec persistance cette éventualité peu encourageante, c'est aider à faire naître une question de races qui fort heureusement ne se pose pas pour le moment, et nous l'espérons bien, ne se posera jamais.

Il est à souhaiter, au contraire, que l'apport de bons éléments annamites, sous l'égide de l'administration française, aide le Laotien à prendre conscience de lui-même, à acquérir les qualités de travail, d'endurance, d'initiative qui lui manquent, et à résister à l'emprise du Siam qui autre-ment l'attirera fatalement dans son orbite.

IV

L'IMMIGRATION ANNAMITE AU LAOS

J'ai dit dans un précédent article comment se présentait la question de l'immigration annamite au Laos. Phénomène démographique naturel, elle s'impose comme une nécessité économique, si on l'envisage

au point de vue de la mise en valeur d'un pays immense aux grandes possibilités mais dont les populations indolentes et éparpillées sont incapables de tout effort.

J'ai noté l'opinion de certains « amis du Laos », qui, pris par le charme de ces populations et la douceur de leurs mœurs, ont tendance à faire d'un problème économique au premier chef une question de sentiment. D'aucuns rêvent d'une restauration de la « nation laotienne » qu'ils voudraient défendre contre les empiétements des Annamites.

Entre temps, j'ai eu le plaisir de lire dans *l'Œuil économique* un article de M. Malpuech sur le Laos, et les commentaires de notre excellent confrère Cucherousset. Et *France-Indochine* lui-même a publié tout dernièrement l'interview d'une haute personnalité laotienne, S. B., le Tiao Phetsarath, inspecteur des affaires politiques et administratives du Laos, de passage à Hanoi.

La question a donc été envisagée sous différents aspects, et je me propose de la reprendre à la lumière de toutes les opinions émises.

Celle de M. Phetsarath est particulièrement importante et intéressante, parce qu'elle émane d'un dignitaire laotien qui jouit dans son pays d'une influence incontestable.

Il se dit partisan de l'immigration annamite, mais à condition qu'elle soit réglementée. Ici je suis tout-à-fait d'accord avec lui ; je l'ai dit dans mon dernier article : il ne faut pas que l'immigration annamite s'effectue pour ainsi dire au hasard, il faut qu'elle soit réglementée, dirigée, canalisée pour le plus grand bien de l'Annam et du Laos.

Mais quand M. Phetsarath déclare que les Laotiens n'ont pas besoin de l'immigration annamite ; que celle-ci leur impose des charges et des ennuis ; que ce sont eux qui doivent plier devant les immigrants et abandonner de ce fait leurs institutions et leurs coutumes ; que ceux-ci doivent en principe se soumettre à la loi et à l'administration laotiennes et qu'en réalité il n'en est rien, les Annamites au Laos y vivent « au-dessus des lois », formant « un Etat dans l'Etat », et jouissant ainsi d'un « privilège inadmissible » ; que cet état de choses est gros de conséquences pour l'avenir et qu'il aboutirait fatalement à faire désertier le Laos par les Laotiens qui passeraient au Siam pour s'intégrer dans la grande famille Thai si accueillante à tous les congénères de l'autre rive ; — ces déclarations appellent des réserves.

Elles me semblent quelque peu passionnées et s'inspirer beaucoup plus d'un certain « nationalisme » laotien que d'une vision positive et nette des réalités.

Si la fameuse « politique des races » devait aboutir à susciter ou à faire naître chez tous les peuples et races indochinois ce particularisme volontiers intransigeant et ombrageux, cette pointe d'amour-propre national dirigée contre les Annamites, elle compliquerait singulièrement le problème indochinois sans aucun profit pour personne. Il n'est jamais habile de jouer des querelles de races, et quand on les a une fois provoquées, il serait bien difficile de les arrêter.

M. Phetsarath trouve déjà exorbitant que les Annamites ne parlent que de l'Annam seul quand ils parlent de l'Indochine. Mais quand ils sont au moins quitte de millions contre un million de Laotiens, il est juste qu'ils pensent d'abord à eux-mêmes avant de s'occuper de leurs voisins. Ils n'ont d'ailleurs à l'égard de ces derniers aucun sentiment d'hostilité, aucune visée d'invasion ni de conquête. Le temps est passé où les Annamites pouvaient prétendre à une certaine hégémonie sur les autres peuples de l'Indochine, où nous avions un résident général à Pnom-Penh et où les rois du Lan-xang envoyaient régulièrement leur tribut d'hommages à la cour de Hué. La France est là qui est l'arbitre suprême de tous les peuples indochinois et elle ne permettrait jamais que l'un d'entre eux domine ou opprime les autres. Tous doivent vivre égaux sous sa protection bienfaisante.

Mais la France a aussi le devoir de mettre en valeur l'Indochine, de ne pas y laisser des terres incultes et des richesses inexploitées. Elle a le devoir d'une part d'élever les peuples arriérés ou déchus à un rang supérieur de civilisation, de les initier à la vie moderne, et d'autre part de donner aux populations plus actives et plus entreprenantes qui vivent à l'étroit dans leurs provinces d'origine le moyen de se développer, de réaliser leur expansion, d'essaimer dans d'autres régions moins peuplées et de contribuer ainsi par leur travail et leur initiative à la prospérité générale.

M. Phetsarath prétend que les Laotiens n'ont pas besoin de l'immigration annamite. Mais les Laotiens n'ont besoin de rien. C'est un peuple heureux qui mériterait d'être donné en exemple à l'humanité entière, si l'humanité était sage. Nous savons qu'elle ne l'est pas, et que les hommes même au Laos, ont des besoins qui les obligent à travailler, à peiner, à lutter pour vivre. Et, dans la lutte pour l'existence, ce

sont les plus charnés, les plus endurants, les plus actifs qui fatalement l'emportent. C'est une loi naturelle, la loi du plus apte, contre laquelle il est inutile de s'insurger.

Et puis si les Laotiens se passent volontiers des Annamites, le Laos en a besoin. Il en a besoin pour se développer, pour produire, pour se débloquer, pour vivre de la vie moderne et non plus rester une sorte de *terra incognita* où le charme des *phousao* et la beauté des pagodes attirent de temps en temps quelques touristes étrangers.

Quant à soutenir que les Annamites jouissent au Laos d'une situation privilégiée, qu'ils vivent « au dessus des lois » et forment « un Etat dans l'Etat », je crois que cette opinion est exagérée.

Les Annamites au Laos sont soumis à la loi française et jugés par des tribunaux français, absolument comme les Laotiens en Annam. Les Cochinchinois eux-mêmes qui sont des Annamites sont justiciables au Tonkin des tribunaux français et non des tribunaux annamites.

Voudrait-on par hasard que les Annamites établis au Laos fussent soumis à la loi et aux autorités laotiennes? Ce serait là vraiment une grave injustice, car les deux peuples sont tellement différents par leurs coutumes, leurs mœurs, leur genre de vie, leurs traditions, qu'il est impossible de les assimiler l'un à l'autre. Pas plus qu'un Laotien vivant à Hué n'est le sujet de S. M. Bao-dai, un Annamite établi à Louang-Prabang ne saurait être sujet de S. M. Sisavang. La seule loi souveraine pour tous les Indochinois en dehors de leur pays d'origine, est et ne peut être que la loi française.

L'opinion de M. Malpuech, qui est un homme particulièrement versé dans les choses laotiennes, est différente de celle de M. Phetsarath. Quoiqu'elle n'intéresse pas directement la question de l'immigration annamite, il est bon de la connaître, car elle s'y rattache néanmoins.

Alors que M. Phetsarath soutient la nécessité de reconstituer l'unité du peuple laotien en plaçant le pays tout entier sous l'autorité du roi de Louang-Prabang et en le dotant d'une administration indigène comparable au mandarinat annamite, M. Malpuech ne croit pas à cette unité, puisqu'il propose de diviser le Laos en trois parties et de rattacher chacune au pays de l'Union qui lui est le plus proche : le Haut-Laos, y compris Louang-Prabang, au Tonkin, le Moyen-Laos (Vientiane, Thakhek

et Savannakhet) à l'Annam et le Bas-Laos au Cambodge. Cette division serait conforme aux zones géographiques et économiques naturelles du pays et éviterait les frais d'une administration centrale coûteuse et inefficace,

Il ne nous appartient pas de départager les deux opinions, Mais ne ressort-il pas de leur opposition même que l'idée d'une « nation laotienne », consciente et organisée, qu'il serait nécessaire de protéger contre une problématique invasion annamite, est encore dans le domaine des anticipations ?

Aussi bien d'ailleurs la question de l'immigration annamite au Laos est loin d'avoir l'importance ou la gravité qu'on se plaît à lui donner.

C'est, comme je l'ai dit, un phénomène démographique naturel en Indochine. De tout temps, les Annamites ont cherché à s'échapper de leurs deltas surpeuplés pour aller s'établir et gagner leur vie dans des contrées plus propices. C'est ainsi que depuis le 17^e siècle ils ont colonisé tout le Sud-Annam et la Cochinchine. Maintenant que des routes commodes commencent à ouvrir l'accès du Laos, ils y viennent et par leur travail et leur persévérance arrivent à occuper une place honorable dans la vie économique du pays. Cette place, ils ne l'ont prise à personne, puisqu'elle était inoccupée. Se livrant au petit commerce et à ces innombrables petits métiers dans lesquels ils excellent, ils gagnent leur vie et ne gênent personne, parce qu'ils ne font concurrence à personne. Mais c'est une erreur de croire que le Laos est déjà pour eux l'Eldorado ou le Klondike et que les « hordes faméliques » de l'Annam y trouvent du jour au lendemain l'aisance et la richesse. On y travaille dur et si les gens y gagnent un peu plus que chez eux, ce n'est que justice.

D'autre part les possibilités actuelles pour l'immigration annamite sont beaucoup plus limitées qu'on ne le croit. Il y a les mines qui emploient une main-d'oeuvre variable suivant la prospérité des entreprises. Et comme celles-ci ne sont rien moins que prospères à l'heure qu'il est, ce débouché a tendance plutôt à se restreindre qu'à se développer. D'ailleurs le travail des mines n'est pas si gai que les Laotiens aient à envier le sort des coolies annamites. Il en est de même des travaux de routes et de chemins de fer ; grâce aux fonds d'emprunt, ils vont être poussés plus

activement et auront besoin d'une main-d'œuvre plus nombreuse. Mais cette masse de coolies qui travaillent dans les chantiers des travaux publics est essentiellement instable et ne constitue pas à proprement parler une immigration.

Les vrais immigrants, ce sont les dix ou douze mille Annamites établis à Th. Khek, à Vientiane, à Savannaakhet et dans d'autres centres moins importants où ils sont commerçants, artisans, fonctionnaires, employés au service des Européens. Leur nombre est fonction du développement de ces centres et constitue un indice de la prospérité générale. Ces Annamites qui travaillent ne gênent en rien les Laotiens qui ne font aucun des métiers pratiqués par eux. Il faut souhaiter qu'ils soient plus nombreux au Laos, car ce sera le signe que le pays sera plus riche.

Mais c'est là que les possibilités d'immigration me paraissent assez limitées. Les Annamites établis au Laos comme commerçants ou artisans font des affaires entre eux ou avec les Européens beaucoup plus qu'avec les Laotiens eux-mêmes. Ceux-ci n'ont pour ainsi dire pas besoin de tailleurs, de cordonniers, de menuisiers, de maçons, de fabricants de meubles annamites, puisqu'ils ne s'habillent ni ne se logent de la même façon que nous. La clientèle indigène de nos immigrants ne peut se développer lentement qu'au fur et à mesure que les heureux habitants des rives du Mekong se créent des besoins ou prennent des habitudes modernes. Et il faudra un certain temps pour cela.

Je crois donc qu'à l'exception de la main-d'œuvre flottante et instable des chantiers et des mines, l'immigration annamite au Laos est loin d'avoir l'importance et surtout de présenter les inconvénients qu'on lui attribue.

Elle n'aura de chances de se développer que quand les Annamites pourront faire de la rizière au Laos. Or c'est ce qu'ils ne font pas, et c'est ce qu'il serait certes désirable qu'ils fassent. Car alors seulement la question de l'exode des Annamites sur les rives du Mekong deviendra intéressante pour nous. Quand des colons annamites pourront venir s'y établir, cultiver le riz et fonder des villages, l'Annam-Tonkin trouvera un nouveau débouché pour le trop-plein de sa population. D'autre part

ces immigrants qui vivront de la terre seront naturellement un élément de stabilité et de prospérité pour le Laos.

On m'affirme qu'il y a dans ce pays des terres qui se prêtent à la culture du riz dans les conditions où elle est pratiquée par les Annamites. Le fait est que nos immigrants ne l'ont pas essayée jusqu'ici. Il doit y avoir des raisons à cela. Je ne connais pas assez la question pour en discuter. Elle mérite d'être étudiée par l'Administration.

En attendant, l'immigration actuelle, pour limitée qu'elle soit, a besoin d'être réglementée. Partout où la colonie annamite est assez importante, on pourrait, à mon avis, l'ériger en congrégation, comme les congrégations chinoises, dirigée par un chef de congrégation élu par certaines catégories d'immigrés et agréé par l'Administration et qui serait responsable de tous ses ressortissants. C'est ce qui existe en partie à l'heure actuelle avec le *bang-bien* que l'on nomme à Vientiane d'un nom curieux : « le Chef des Annamites », comme si ces derniers étaient des Khas ou des Mois ! Cette organisation doit être mise au point, et le chef de congrégation doté de pouvoirs suffisants pour remplir ses fonctions, au besoin assisté d'un adjoint ou même d'une sorte de conseil de notables. C'est une réforme facile à réaliser, et je crois que l'Administration locale du Laos l'entreprendra volontier. M. le Résident supérieur Bosc qui a une longue expérience et des Laotiens et des Annamites était disposé à faire quelque chose dans ce sens.

On voit donc que la question de l'immigration annamite au Laos ne présente en elle-même rien qui puisse émouvoir ni alarmer nos voisins Laotiens. Ils ont tort d'en faire une question de race. Laotiens et Annamites pourront continuer longtemps à vivre en parfaite harmonie, si on ne cherche pas à les exciter inutilement les uns contre les autres.

Le Laos est grand : il y a de la place pour tout le monde. Et les Annamites n'y seront jamais si nombreux qu'ils constitueront une gêne pour les Laotiens, ils sont et seront toujours un facteur indispensable de la prospérité du pays.

PHAM QUYNH

(France Indochine)